

Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine

DE LA MÊME AUTRICE

Royales passions, Tallandier, 2018.

Anecdotes insolites de la royauté, Jourdan, 2020.

Marie Petitot

Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine

L'ANTI-MARIE-ANTOINETTE

PASSÉS / COMPOSÉS

Cartographie : Légendes Cartographie

ISBN : 978-2-37933-440-5

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, octobre

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

5, allée de la 2^e Division-Blindée, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Charles et Alain, mes grands-pères,
qui m'ont transmis la fièvre de l'écriture.*

Sommaire

Avant-propos.....	15
-------------------	----

PRINTEMPS (1742-1766)

PREMIÈRE PARTIE. UNE JEUNESSE DORÉE	21
Chapitre 1. Des femmes de tête.....	23
Chapitre 2. La nichée Habsbourg.....	29
Chapitre 3. Genèse d'une sensibilité.....	35
Chapitre 4. Une archiduchesse exemplaire.....	43
DEUXIÈME PARTIE. L'AMIE INCOMPARABLE.....	47
Chapitre 5. L'art et la manière d'aimer.....	49
Chapitre 6. Les tourments d'une alter ego.....	59
Chapitre 7. Armée pour la vie	63
TROISIÈME PARTIE. CHOISIR SON DESTIN.....	71
Chapitre 8. Un cadet sans le sou ?	73
Chapitre 9. Albert à tout prix.....	83
Chapitre 10. L'union de deux cœurs	93
Chapitre 11. Une mariée qui vaut des millions	99

ÉTÉ (1766-1780)

PREMIÈRE PARTIE. LE ROYAUME DE HONGRIE.....	107
Chapitre 12. 1767 : l'année noire.....	109
Chapitre 13. Au cœur de la politique	117
Chapitre 14. Une cour brillante	123

Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine

Chapitre 15. Du goût et des arts	131
DEUXIÈME PARTIE. LE POISON DE LA JALOUSIE.....	141
Chapitre 16. La fille chérie	143
Chapitre 17. Les sacrifiées.....	147
Chapitre 18. Guerre larvée.....	157
Chapitre 19. L'archiduchesse despote ?	163
TROISIÈME PARTIE. UNE ESPIONNE EN ITALIE.....	167
Chapitre 20. En Toscane chez Léopold.....	169
Chapitre 21. À Rome chez le pape	177
Chapitre 22. À Naples chez Marie-Caroline	181
Chapitre 23. Parme et Milan : la corvée	187
QUATRIÈME PARTIE. LA ROUE TOURNE	193
Chapitre 24. Dans les petits papiers de la diplomatie.....	195
Chapitre 25. Une princesse des Lumières.....	203
Chapitre 26. « Ce chien de métier »	207
Chapitre 27. Ronger son frein	215

AUTOMNE (1781-1788)

PREMIÈRE PARTIE. LES PAYS-BAS AUTRICHIENS	225
Chapitre 28. Au pays des mille et une villes.....	227
Chapitre 29. Premiers défis.....	233
Chapitre 30. L'étrangère en son royaume.....	239
Chapitre 31. La gouvernante diplomate	245
Chapitre 32. La crise de la navigation de l'Escaut	257
Chapitre 33. Parenthèse empoisonnée	267
DEUXIÈME PARTIE. UN AIR DE MAGNIFICENCE ET DE PLAISIR	271
Chapitre 34. Raffinements bruxellois	273
Chapitre 35. Par monts et par châteaux	281

Sommaire

Chapitre 36. Le temple du goût	289
Chapitre 37. La main des fées	297
TROISIÈME PARTIE. LA FRANCE.....	305
Chapitre 38. Une sœur peu empressée.....	307
Chapitre 39. Portraits royaux.....	313
Chapitre 40. Le séjour des plaisirs et des inconséquences.....	319
Chapitre 41. Une intimité de façade.....	323
QUATRIÈME PARTIE. LE VENT SE LÈVE.....	327
Chapitre 42. La stratégie de l'automate	329
Chapitre 43. L'insurrection de Bruxelles	335
Chapitre 44. La fureur impériale	347
Chapitre 45. Aux portes du désastre.....	355

HIVER (1789-1798)

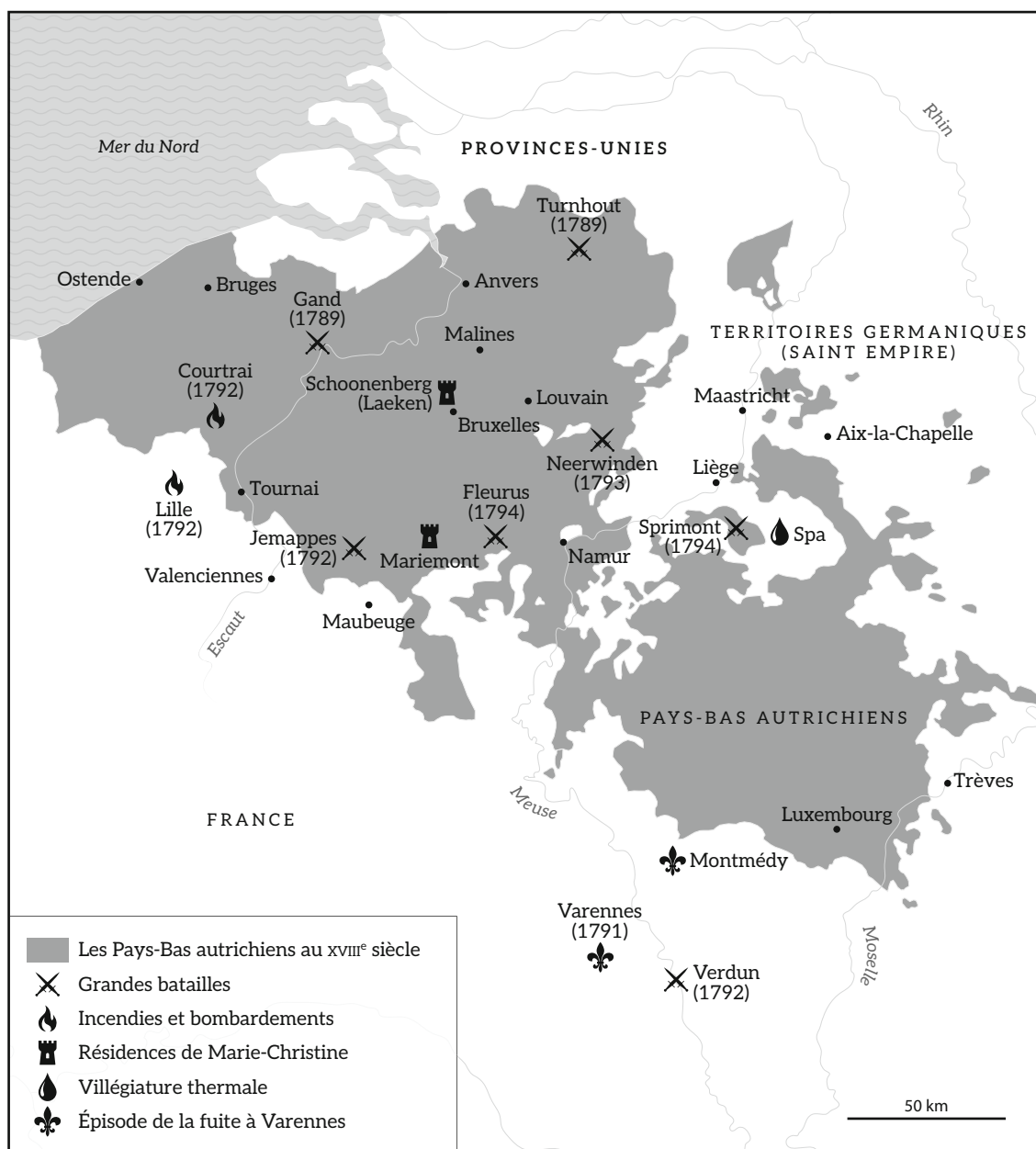
PREMIÈRE PARTIE. L'HEURE A SONNÉ.....	363
Chapitre 46. La Révolution française.....	365
Chapitre 47. Menace insidieuse.....	371
Chapitre 48. La révolution brabançonne.....	379
Chapitre 49. La débâcle	385
DEUXIÈME PARTIE. ESPÉRANCES	391
Chapitre 50. Entre deux maîtres	393
Chapitre 51. Concilier l'inconciliable ?.....	405
Chapitre 52. La voix d'une sœur, l'oreille d'un frère.....	417
Chapitre 53. Le choix d'être mère	427
Chapitre 54. Prendre le pouls.....	433
TROISIÈME PARTIE. LE CATACLYSME FRANÇAIS	439
Chapitre 55. Dangereux préparatifs.....	441
Chapitre 56. Varennes.....	447

Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine

Chapitre 57. La gloriole des princes	453
Chapitre 58. Le feu couve sous la cendre.....	461
Chapitre 59. Le comble de la démence	467
QUATRIÈME PARTIE. AU CŒUR DU BRASIER	473
Chapitre 60. Le sens du devoir.....	475
Chapitre 61. L’archi-tigresse.....	483
Chapitre 62. Cœurs en hiver.....	493
Chapitre 63. La guerre des désillusions.....	505
Chapitre 64. L’ultime saison.....	513
Que sont-ils devenus ?	531
Notes.....	535
Sources.....	583
Bibliographie	587
Index.....	591
Remerciements	595



Territoires gouvernés par les Habsbourg-Lorraine vers 1780



Les Pays-Bas autrichiens sous la gouvernance de Marie-Christine

Avant-propos

Juin 2018. Je visite pour la seconde fois le château de Schönbrunn, demeure estivale des Habsbourg. Cette dynastie me fascine depuis toujours par la richesse de ses figures féminines. En pénétrant dans le salon des Archiduchesses, je parcours, d'un œil distrait, les portraits des six filles aînées de Marie-Thérèse, les sœurs de Marie-Antoinette. De parfaites inconnues, des numéros qui défilent, sans âme ni personnalité : Marie-Anne, Marie-Christine, Marie-Élisabeth, Marie-Josèphe... À la fin de ma visite, dans le cabinet de travail de l'archiduc François-Charles, qui présente d'autres tableaux du XVIII^e siècle, mon regard s'attarde sur une série de petits formats. D'abord une scène touchante représentant la famille impériale pour la Saint-Nicolas, signée « Archiduchesse Marie-Christine ». Une princesse artiste se cache-t-elle parmi la nichée de l'impératrice ? Mes yeux se posent ensuite sur la représentation d'une jeune femme au rouet, en robe blanche, harnachée de bijoux somptueux. Je lis : « Autoportrait. Archiduchesse Marie-Christine. » Je reste figée devant la représentation de cette jeune femme, observant ses traits plutôt gracieux, ses yeux vifs, sa bouche en cœur. Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine vient de piquer ma curiosité.

Aussitôt, je me renseigne. Qui est-elle ? Une archiduchesse aînée, décrite comme la fille chérie de l'impératrice Marie-Thérèse. Elle eut la chance de contracter un mariage d'amour avec un prince de Saxe, gouverna en Hongrie dans les années 1770, puis aux Pays-Bas autrichiens dans les années 1780, ce territoire frontalier de la France révolutionnaire. Ces détails suffisent à me convaincre que ce personnage mérite d'être redécouvert. Une grande aventure commence. De retour à Paris, ma première quête est, bien sûr, celle des sources. D'abord, existe-t-il une étude complète qui lui soit consacrée ? Je ne trouve qu'une biographie ancienne en allemand, due à l'historien Adam Wolf : riche, précieuse mais lacunaire. Pour exhumer Marie-Christine des limbes de l'Histoire, j'avance par étapes fragmentées. De nombreux aspects de sa vie m'interpellent : sa relation étonnante avec sa belle-sœur Isabelle de Bourbon-Parme, ses liens d'une constance exemplaire avec Marie-Thérèse, son amour inaltérable pour Albert de Saxe, la jalousie et la médisance qu'elle

suscite chez ses frères et sœurs, son goût pour les arts et la fête, ses voyages incessants à travers l'Europe, sa curiosité pour les grands débats de son temps, sa relation complexe avec Marie-Antoinette, ses réflexions politiques d'une lucidité remarquable et enfin les combats décisifs dans lesquels elle est entraînée en tant que gouvernante des Pays-Bas autrichiens, en pleine tourmente révolutionnaire. Je m'accroche à son destin. Les mois entiers sans écrire, parfois découragée par l'ampleur de la tâche et l'obligation de me consacrer à d'autres projets, alternent avec les semaines d'effervescence, de profonde satisfaction, de voyages fébriles dans les archives publiques et privées.

Marie-Christine a laissé derrière elle des milliers de lettres, majoritairement en français – une véritable manne. D'abord en Autriche, pays de son enfance, de sa jeunesse et d'une partie de sa vie d'adulte, là aussi où elle rendit son dernier soupir. Les correspondances les plus importantes sont celles qu'elle entretenait avec les empereurs successifs, ses frères Joseph II et Léopold II, puis son neveu François II. Celle, très politique, échangée avec son frère préféré Léopold a été partiellement publiée par Hanns Schlitter et Adam Wolf, mais reste incomplète. J'épluche alors les nombreuses lettres qui dorment aux Archives nationales d'Autriche : les missives manquantes dans la correspondance avec Léopold II, les lettres avec Joseph II et François II, qui éclairent ses relations complexes avec ces souverains dont elle ne partage pas toujours les convictions et complètent le puzzle de sa bataille politique aux Pays-Bas autrichiens. J'y trouve aussi les lettres reçues de sa mère Marie-Thérèse, qui n'avaient pas toutes été publiées par l'historien Alfred von Arneth, ainsi que celles échangées avec certains diplomates, notamment le comte de Mercy-Argenteau. Clou du carton : des copies des lettres envoyées par Marie-Christine à sa sœur Marie-Antoinette. Ces documents illustrent la froideur réelle de la reine de France envers son aînée et confirment une fois pour toutes les suspicions de faux pesant sur les prétendues lettres de Marie-Antoinette à Marie-Christine publiées au XIX^e siècle par Hunolstein et Feuillet de Conches. À la Bibliothèque nationale d'Autriche dorment les lettres échangées entre Albert, Marie-Christine et le baron Alexandre de Seckendorff, leur fidèle serviteur et confident, qui donnent des précisions sur les goûts de Marie-Christine et détaillent sa mort, édifiante.

L'archiduchesse vécut aussi en Hongrie, où elle gouverna aux côtés d'Albert pendant quinze ans. Aux Archives nationales, à Budapest, je mets la main sur d'autres trésors : les *Mémoires de ma vie*, œuvre colossale du scrupuleux prince Albert, des milliers de pages écrites d'une plume élégante, citées par bribes dans certaines publications ; les notes de l'archiduchesse pendant leur voyage en Italie en 1776 ; ses lettres émouvantes à Albert avant leur mariage

Avant-propos

et celles, poignantes, rédigées pendant la guerre de Succession de Bavière en 1778 ; enfin, des lettres à François II et un fragment du *Journal* tenu par Marie-Christine en 1787, année fatidique de l'insurrection de Bruxelles, où elle résida alors en tant que gouvernante des Pays-Bas autrichiens. Dans les archives privées de la famille Lobkowitz, conservées au château de Nelahozeves, au nord de Prague, je découvre les lettres de Marie-Christine à son amie la princesse Éléonore de Liechtenstein : citées en partie par Adam Wolf, traduites en allemand, elles méritaient de retrouver leur verni français, la vraie voix de Marie-Christine, fertile en confidences politiques et ressentis personnels. Toujours en Bohême, aux archives d'État de Litoměřice, je retrouve sa correspondance avec une autre de ses amies viennoises, la princesse Josepha Clary-Aldringen, où elle confie notamment ses impressions sur son séjour à Versailles en 1786. Enfin, je passe des journées entières aux Archives du ministère des Affaires étrangères, à La Courneuve, à dépouiller la correspondance des ambassadeurs de France en Autriche et aux Pays-Bas autrichiens. Ces diplomates, observateurs attentifs de la vie de cour, se révèlent une mine d'or. Je m'appuie encore sur les lettres d'Albert à son frère Xavier de Saxe, une correspondance colorée, pleine d'humour, entièrement numérisée par les Archives départementales de l'Aube.

À travers ces sources innombrables se dessine un portrait aussi inattendu que fascinant : Marie-Christine l'artiste minutieuse, la fille adorée, l'épouse passionnée, la sœur jalousée, la gouvernante courageuse, l'observatrice lucide d'une Europe en plein bouleversement. Ses lettres, souvent sans ponctuation, restituent toute la vivacité qui la caractérise et l'intensité d'une vie menée avec détermination. J'ai pris la liberté d'y ajouter des respirations, points et virgules, pour le confort de lecture. Je lui donne la parole le plus souvent possible : sa plume, d'une saveur particulière, raconte mieux que nulle autre son destin.

PRINTEMPS
(1742-1766)

PREMIÈRE PARTIE

Une jeunesse dorée

Des femmes de tête

« Son ambition lui fait souhaiter de gouverner par elle-même. Elle y réussit mieux que la plupart de ses ancêtres. »

Le comte de Podewils sur l'impératrice Marie-Thérèse, 1747

Une « race » à part

Les Habsbourg constituent l'une des plus anciennes et des plus puissantes dynasties d'Europe. Grâce à une politique matrimoniale menée avec brio et un art consommé de la diplomatie, cette famille souveraine amasse dès le xv^e siècle un nombre considérable de possessions héréditaires : des royaumes comme l'Autriche, la Hongrie ou la Bohême ; des territoires d'Europe centrale concentrés sur les zones rhénanes et danubiennes comme le duché de Styrie ; une partie de l'héritage bourguignon de Charles le Téméraire après le décès de sa fille Marie de Bourgogne, en 1482, notamment la Franche-Comté et les Pays-Bas ; et enfin le royaume d'Espagne et une partie de l'Italie après la mort foudroyante de l'archiduc Philippe le Beau, père du célèbre Charles Quint. Tous ces territoires conservent leurs institutions, leurs us et coutumes et leur système judiciaire. Ce large degré d'autonomie permet, pendant des siècles, à la monarchie habsbourgeoise « de faire vivre en bonne intelligence des peuples que tout séparait¹ ». En plus de régner sur leurs possessions personnelles et héréditaires, les Habsbourg portent le titre prestigieux et purement symbolique d'empereur du Saint Empire romain germanique, fonction élective qu'ils accaparent grâce à leur influence, soudoyant à loisir les puissants princes électeurs. Ce vaste édifice politico-religieux, complexe et morcelé, forme une mosaïque de territoires imbriqués les uns dans les autres, majoritairement germaniques et d'Europe centrale, régis par une hiérarchie rigoureuse.

Considéré comme le monarque le plus puissant du début du xvi^e siècle, Charles Quint mesure vite le fardeau d'un tel empire. Gouverner des territoires éparpillés, disparates par leurs langues, leurs confessions et leurs cultures, l'épuise tant qu'il finit par abdiquer en 1556. Dans l'optique de

faciliter la tâche de ses successeurs, il procède à une répartition méthodique : à son fils Philippe, il cède l'Espagne et les États bourguignons, appelés désormais Pays-Bas espagnols ; à son frère Ferdinand, il transmet toutes les possessions d'Europe centrale gravitant autour de l'Autriche, œuvrant en coulisse pour le faire élire empereur. Affaiblie par des mariages consanguins, la branche espagnole s'éteint un siècle plus tard, à la mort du roi Charles II, en 1700. La branche autrichienne, dont descend Marie-Christine, se révèle plus vigoureuse. Elle étend son influence en Europe centrale, freine l'expansion ottomane et s'illustre dans les grands conflits européens centrés sur la lutte contre l'hégémonie française : les guerres de Hollande (1672-1678), de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) et de Succession d'Espagne (1701-1714). Au XVIII^e siècle, les failles de ce système fondé sur des équilibres précaires commencent à apparaître. Miné par son immobilisme et son hétérogénéité, le colosse impérial révèle ses pieds d'argile.

Un grand-père mélancolique et une grand-mère batailleuse

Lorsque Charles de Habsbourg, grand-père maternel de Marie-Christine, pose pour la première fois les yeux sur Élisabeth-Christine de Brunswick-Lunebourg, il est subjugué par sa beauté. Tombé éperdument amoureux de cette créature à la peau de porcelaine et à la crinière de lionne, il l'épouse par procuration à Vienne en 1708. Trois ans plus tard, il devient roi de la monarchie autrichienne et empereur du Saint Empire romain germanique sous le nom de Charles VI. Ses premières années de règne sont marquées par des succès en politique étrangère : à l'issue de la guerre de Succession d'Espagne, il parvient à subtiliser au roi Bourbon Philippe V quelques possessions italiennes, ainsi que les Pays-Bas espagnols. Désormais connus sous le nom de Pays-Bas autrichiens, ces territoires sont appelés à jouer un rôle central dans le destin de Marie-Christine. Alors que le XVIII^e siècle s'ouvre sur les perspectives prometteuses, le conte de fées impérial tourne au vinaigre. Témoin de l'extinction de la branche espagnole de sa famille faute d'héritier mâle, Charles VI n'a lui-même aucun enfant pour lui succéder. L'imposant tour de taille de son épouse Élisabeth-Christine n'est, hélas, nullement annonciateur d'une grossesse. Cette femme autrefois admirée pour sa beauté est désormais obèse, victime des traitements prescrits par les médecins pour « guérir » son infertilité : régimes hasardeux à base de liqueurs et d'aliments trop riches. Après de longues années d'attente et quatre grossesses menées à terme, deux filles survivent à la petite enfance : Marie-Thérèse, née en 1717, et sa cadette Marie-Anne l'année suivante.

Derrière la santé fragile d'Élisabeth-Christine (elle déjoue tous les pronostics car elle survivra de dix ans à son époux) se cachent une âme guerrière, un esprit fin et une véritable tête politique. Père adorable, mari fidèle et ami généreux en plus d'être un mécène brillant, Charles VI manque cependant de charisme et n'a pas l'étoffe d'un grand souverain. En coulisse, c'est Élisabeth-Christine qui oriente les décisions, gouverne en son absence ou tente de suppléer à ses faiblesses. Car lorsque le monarque n'est pas à la chasse, il se terre dans ses appartements, submergé par une neurasthénie incurable. Dès 1722, un diplomate souligne « la tristesse naturelle de l'empereur, un nouveau fond de mélancolie et même d'indolence qui ne paraît que trop sur son visage et dans toute sa conduite² ». Cette apathie inquiète son entourage et finit par le rendre impopulaire. Alors que la complexité du navire Habsbourg exige des réformes régulières, indispensables pour le maintenir à flot, Charles VI laisse la coque prendre l'eau de toutes parts. L'empereur, en proie à l'indécision, enchaîne à la fin de son règne les erreurs de jugement. En juillet 1737, il s'engage dans une guerre contre les Turcs, dont il sort défait et humilié, délesté de quelques territoires. Sa mort inopinée, survenue en 1740 après avoir avalé trop goulument un plat de champignons, laisse le peuple indifférent.

Une mère déterminée

Après le décès de Charles VI, c'est le branle-bas de combat. Le monarque avait pourtant trouvé une parade au drame de sa vie, l'absence d'héritier mâle. En 1713, il promulgue la pragmatique sanction, un texte fondamental qui ouvre la succession de la maison d'Autriche à la lignée féminine. Sa fille Marie-Thérèse devient ainsi l'héritière désignée des possessions héréditaires. Pour la mettre à l'abri de toute contestation, l'empereur engage une longue et fastidieuse campagne diplomatique : Espagne, Russie, Prusse, Électeurs de Bavière et de Cologne, Angleterre, Hollande, Suède, Danemark, France... Les puissances s'alignent les unes après les autres, reconnaissant (parfois du bout des lèvres) le droit de Marie-Thérèse à succéder à son père. Mais les masques tombent à la seconde où Charles VI rend son dernier soupir. Tout à sa stratégie diplomatique, l'empereur a négligé un point crucial : il laisse derrière lui des territoires financièrement asphyxiés et militairement désorganisés, les livrant sur un plateau à ses voisins affamés. La Prusse est la première à passer à l'action : Frédéric II jubile à l'idée de se tailler une part de lion dans le gâteau habsbourgeois, cet empire malade sous la garde d'une jeune femme inexpérimentée. Légitimant des prétentions dynastiques sur la

Silésie, l'une des plus riches provinces de l'Empire, il trahit sa parole avec une rapidité confondante. À l'hiver 1740, l'armée prussienne bien entraînée inonde la Silésie sous les yeux horrifiés d'une Marie-Thérèse de vingt-trois ans. La guerre de Succession d'Autriche vient de commencer.

Suivant l'exemple de sa mère Élisabeth-Christine, la jeune souveraine furibonde riposte avec une énergie qui surprend toute l'Europe. Animée d'une détermination virile, la jeune femme défend sa cause, bien décidée à sauver son héritage et à garantir l'équilibre européen. Sans ses grossesses successives qui lui imposent de se ménager physiquement, elle prendrait volontiers la tête de ses troupes. Consciente des faiblesses de la monarchie, Marie-Thérèse s'entoure de brillants conseillers et lance un ambitieux programme de réformes : renforcement de l'armée, modernisation des ministères et homogénéisation de l'administration, autant de mesures que son père n'a pas su initier. Tandis que la France se range aux côtés de la Prusse, Marie-Thérèse trouve en la Hollande et l'Angleterre des alliés déterminés. Sept années de conflits sanglants se dénouent en 1748 à la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. La France, grande perdante, doit restituer ses conquêtes à l'Autriche, tandis que la Prusse triomphante conserve l'essentiel de la Silésie. Si le conflit reprend en 1756 avec la guerre de Sept Ans, Marie-Thérèse a gagné la guerre diplomatique : elle s'est imposée en souveraine légitime, a réveillé une monarchie assoupie et posé les fondements d'une puissance régénérée. Autre victoire significative : elle parvient à faire élire son époux François-Étienne de Lorraine à la tête du Saint Empire. Elle perpétue ainsi la tradition de sa famille et inaugure une nouvelle dynastie qui portera désormais le nom de Habsbourg-Lorraine.

L'empereur fantoche

Si François-Étienne de Lorraine porte le titre d'empereur, il n'en a guère l'étoffe. Au début du règne, les ambassadeurs les plus perspicaces se laissent bernier, adressant leurs dépêches à François-Étienne sans même mentionner son épouse. Ils ne tardent pas à constater leur méprise. Marie-Thérèse, elle aussi, déchantait vite. Pourtant, elle connaît depuis longtemps l'homme qui partage sa vie : leurs pères sont cousins. Avec son épouse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, nièce de Louis XIV, Léopold de Lorraine règne sur le petit duché du même nom, encore détaché de la France. C'est à Nancy que le neuvième de leurs quatorze enfants, François-Étienne, voit le jour en 1708. Quinze ans plus tard, son père l'envoie achever son éducation à Vienne chez son oncle. D'abord réticent à l'idée de laisser ce jeune homme vigoureux, de neuf ans

l'aîné de sa fille, prendre la place d'un héritier, Charles VI est vite conquis par ce joyeux compagnon de chasse. La petite Marie-Thérèse, elle, tombe sous le charme de ce prince volontiers fanfaron, affable avec chacun. À la mort de son père, François-Étienne regagne la Lorraine, puis confie la régence à sa mère. En 1732, il est de retour à Vienne. Marie-Thérèse, désormais âgée de quinze ans, œuvre en coulisse depuis des années pour épouser son beau héros de vingt-quatre ans, occultant des défauts que tout le monde souligne : libertinage, dissipation, hauteur, manque de jugement, négligence. Séduit par cette archiduchesse promise à un brillant destin, le prince de Lorraine accepte.

Après le mariage, célébré le 12 février 1736, Marie-Thérèse tient à conserver à François-Étienne « l'apparence de l'autorité et du prestige³ ». L'épouse amoureuse bouscule les traditions pour introduire un semblant de gouvernement à deux têtes, baptisé la « corégence ». Ce système inédit permet à François-Étienne d'être élu empereur du Saint Empire en 1746. Dans les faits, c'est Marie-Thérèse qui gouverne. En 1747, le comte de Podewils, ambassadeur du roi de Prusse à Vienne, dresse un portrait très juste de l'empereur :

Il a l'imagination vive, la mémoire bonne et beaucoup de bon sens ; mais, naturellement indolent, il ne saurait s'appliquer à rien. Il hait le travail. Peu ambitieux, il se mêle le moins qu'il peut des affaires. Il ne cherche qu'à jouir de la vie, à la passer agréablement, et abandonne volontiers à l'Impératrice la gloire et le soin du gouvernement⁴.

Le simple fait que Podewils emploie spontanément le titre d'« impératrice », alors qu'aucune femme ne peut prétendre à cette dignité, est révélateur. Après une décennie de mariage et sept années de règne, plus personne n'est dupe : Marie-Thérèse, surnommée « l'impératrice-reine », dirige seule l'ensemble des possessions héréditaires des Habsbourg et les États du Saint Empire.

Pour mener à bien sa tâche, cette femme de tête possède d'abord un goût et un talent inné pour le pouvoir mais aussi d'indéniables qualités humaines. Convaincue qu'il faut savoir se faire aimer pour mieux régner, Marie-Thérèse se montre au peuple aussi souvent qu'elle le peut, simplifie le protocole, porte des toilettes modestes hors des soirées officielles et admet tout le monde à ses audiences quotidiennes, qui durent trois ou quatre heures. Travailleuse acharnée, elle s'entoure d'esprits élevés et fidèles, notamment le prince Wenceslas de Kaunitz, un habile diplomate qu'elle appelle au poste de chancelier d'État en 1753. Il ne la quittera qu'à sa mort, quelque trente ans plus tard. Au-delà de sa longévité exceptionnelle au gouvernement, on

souligne sa mémoire heureuse, son esprit de justesse et son discernement. Ces qualités lui assurent « toute la confiance de l'impératrice et la plus grande supériorité dans le Conseil au point qu'il est le principal mobile de toute les délibérations importantes de la monarchie⁵ ». Marie-Thérèse s'appuie aussi sur son bon sens et une intuition remarquable : « Elle a l'esprit vif, pénétrant, capable de s'appliquer aux affaires et de les démêler. Elle sait dissimuler et se contraindre au point qu'il est difficile de juger, par l'air de son visage et par sa contenance, de ce qui se passe dans son cœur. » En politique, rien ne lui échappe : « Elle s'occupe beaucoup de ses affaires, et tâche d'en prendre une connaissance exacte. [...] Elle veut surtout être instruite à fond de ce qui regarde le militaire. [...] Son ambition lui fait souhaiter de gouverner par elle-même. Elle y réussit mieux que la plupart de ses ancêtres⁶. » Malgré les nombreuses infidélités de l'empereur, véritable don juan, Marie-Thérèse lui conserve tout son amour. Les scènes de ménage ne durent guère, les souverains partageant le même lit, fait rarissime chez les têtes couronnées. La nombreuse progéniture du couple est l'un des témoignages les plus éclatants de leur félicité conjugale.

La nichée Habsbourg

« Ma chère fille Marie. Je suis assez contente de vos lettres, mais le caractère est encore trop négligé. »

Marie-Thérèse à Marie-Christine, 4 septembre 1754

Sous l'égide d'une gouvernante

Parvenue à imposer son autorité sur l'échiquier international, l'impératrice ne s'arrête pas en si bon chemin : elle expose à présent sa maternité triomphante, cultivant avec soin son image de mère de famille. Aussi régulière que les aiguilles d'une pendule, elle impressionne l'Europe par sa fécondité. Après la naissance de Marie-Anne, dite Marianne, en 1738, elle met au monde l'héritier tant attendu, Joseph, en 1741. Par un singulier hasard, Marie-Christine naît le 13 mai 1742, jour du vingt-cinquième anniversaire de sa mère. La fillette reçoit le prénom de la Vierge, comme il est d'usage chez les Habsbourg, et le second prénom de sa grand-mère, Élisabeth-Christine. Dès ses premiers vagissements, Marie-Christine prend le titre d'archiduchesse, chasse gardée des Habsbourg et rang prestigieux qui rappelle « l'archiduché » d'Autriche, noyau du pouvoir de la famille et de son ascension spectaculaire. Marie-Thérèse donne naissance à une nouvelle fille, Marie-Élisabeth, dite Élisabeth, en 1743. Joseph et ses trois sœurs, seuls survivants de ses six premières grossesses, forment le noyau des aînés. Viennent ensuite dix autres enfants, dont neuf survivent à la petite enfance. Après Charles en 1745, Marie-Amélie en 1746, Léopold en 1747 et Marie-Jeanne en 1750, l'impératrice enchaîne une nouvelle grossesse chaque année jusqu'en 1756 : Marie-Josèphe, Marie-Caroline, Ferdinand, Marie-Antoinette et enfin Maximilien. Parmi les huit archiduchesses, Marie-Christine est la seule que l'on désigne par son premier prénom dans la correspondance familiale. Elle gardera l'habitude de signer ses lettres « Marie », « la Marie » ou, plus affectueusement, « Mimi ».

Mettre au monde une telle nichée n'est pas une fin en soi : encore faut-il l'élever ! Cette responsabilité, ajoutée au poids du gouvernement, rend

le quotidien de Marie-Thérèse tellement harassant qu'elle se dit parfois « dégoûtée » des « affaires du monde ». En juillet 1750, alors qu'elle se remet à peine de la naissance de Marie-Jeanne, elle apprend qu'elle est de nouveau enceinte et confie à son amie Marie-Antoinette de Saxe combien cet état lui pèse : « À mon grand regret, je suis assez experte tous les ans, et je suis de nouveau grosse de deux mois¹. » Confiés à une nourrice dès leur naissance, les bambins n'intéressent guère leur mère avant d'avoir soufflé leur troisième bougie. Ils deviennent une préoccupation majeure pour Marie-Thérèse à l'âge de sept ans, lorsque sonne l'heure de la séparation des filles et des garçons. Pour faciliter leur instruction, elle les regroupe deux par deux en fonction de l'âge et du sexe : chez les filles, Marie-Christine et Marianne constituent le groupe des aînées ; les petites Marie-Caroline et Marie-Antoinette ferment la marche. La situation unique de Joseph, fils aîné et héritier du couple impérial, nécessite, pense-t-on, une éducation particulière, qui l'isole de ses frères et sœurs. Cette enfance solitaire contribue sans doute à forger son caractère réservé et austère.

Marie-Thérèse s'entoure de gouvernantes et de gouverneurs recrutés selon certains critères parmi l'aristocratie : une réputation irréprochable, une santé florissante, une piété manifeste et une grande fermeté. Cette charge prestigieuse nécessite une grande abnégation. La princesse Caroline Trautson, première gouvernante de Marianne, Marie-Christine et Élisabeth, supporte mal ce quotidien éprouvant : « Je suis si accablée de cette vie² », soupire-t-elle en juin 1747. Lorsque la maladie s'en mêle, sa charge devient invivable. En alerte nuit et jour, elle court d'un appartement à l'autre pour tenir Marie-Thérèse informée de l'état de santé des archiduchesses : « À peine un embarras fini [...] qu'un nouvel embarras survient, la Mimi tombe malade³ », se lamente-t-elle. Bien qu'entourée d'une armée de domestiques, la princesse est sollicitée de toutes parts. Il faut reconnaître que s'occuper des archiduchesses est loin d'être une sinécure. Si elle adore la sage Marianne, sa préférée, elle doit composer avec les colères légendaires d'Élisabeth, la plus caractérielle.

L'amour d'une mère ?

Comment aimer d'un amour égal et constant treize enfants si différents, voués à servir une politique ambitieuse ? Inévitablement, Marie-Thérèse a ses favoris. Des préférences qui évoluent avec le temps et la maturité des uns et des autres. Il peut sembler paradoxal que Marie-Christine, unanimement reconnue plus tard comme la fille préférée de l'impératrice, soit rarement citée dans l'abondante correspondance maternelle durant ses

premières années. Cette absence n'a pourtant rien d'étonnant. À la différence de Marianne, le petit prodige de la famille, ou d'Élisabeth, pourvue d'un caractère impossible, Marie-Christine semble être une fillette facile, intelligente et docile, qui ne suscite aucune difficulté particulière. Jusqu'au milieu des années 1750, elle grandit dans l'ombre de Marianne, que leur mère « aime à l'idolâtrie⁴ ». Brillante et pleine d'esprit, l'archiduchesse aînée est aussi douée en chant qu'en sciences. Comble de perfection aux yeux d'une mère réputée pour sa piété scrupuleuse, elle manifeste un « grand attachement à sa religion et à ses devoirs⁵ ».

À l'égard de Marie-Christine, en revanche, les sentiments de l'impératrice restent longtemps obscurs. Dans les rares lettres conservées de cette époque, la mère se contente de formuler quelques conseils de bonne conduite. Ainsi, en septembre 1754, elle souligne l'irrégularité d'écriture de Marie-Christine, déjà pourvue d'une personnalité très vive : « Ma chère fille Marie. Je suis assez contente de vos lettres, mais le caractère est encore trop négligé ; il faut tâcher de le rendre plus égal, et de ne pas vous trop presser en écrivant ; on voit toujours le commencement tout différent de la fin⁶. » Ce ton conventionnel ne laisse transparaître aucune marque d'affection. La correspondance révèle aussi que Marie-Thérèse envisage de faire nommer sa fille abbesse :

J'ai dû promettre une fille à Prague, et comme ils m'ont priée pour une qui ne soit pas enfant, ça ne reste que sur vous. La Marianne, l'aînée de toutes, je ne peux [la] donner ; la Élisabeth est trop enfant, ainsi je vous ai promise ; je n'espère pas que vous me donnerez un démenti. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous recommande la douceur et la dévotion. Adieu⁷.

La séparation que ce projet implique ne semble guère coûter à l'impératrice. Quelle est la réaction de Marie-Christine, alors âgée d'une douzaine d'années, devant cette perspective inattendue ? Elle avouera plus tard n'avoir jamais éprouvé la moindre vocation religieuse. Heureusement, ce plan ne connaît aucune suite.

Éduquer...

Accaparée par ses responsabilités politiques, Marie-Thérèse n'a guère le loisir d'assister aux leçons de ses enfants, dont elle gère l'éducation par lettres interposées. L'entourage de sa progéniture reçoit l'ordre formel de ne rien lui dissimuler les concernant et de la faire quérir sans délai en cas d'incident grave. Elle noircit des pages entières de minutieuses

recommandations, notamment sur la santé et l'hygiène de vie, appliquant sur ce chapitre les conseils de son médecin favori. Scientifique hollandais réputé à travers l'Europe, le docteur Gerard Van Swieten prône une vie saine, au grand air, dans laquelle les exercices physiques tiennent une place primordiale : marche, équitation, escrime... tout est bon pour fortifier garçons et filles. Tous sont astreints à un régime alimentaire d'une grande sobriété : potages, œufs, légumes et fruits. On évite de les tenter avec « les viandes faisandées et les ragoûts⁸ », plats épicés hérités du xvii^e siècle dont se gave encore l'aristocratie. Vient ensuite la piété, exigée sincère et inconditionnelle. Elle s'exprime par la participation aux offices, les prières matin et soir, le respect du carême et la soumission aux parents. Ces devoirs religieux constituent le socle de l'éducation des archiduchesses. Marie-Christine restera imprégnée d'une piété profonde, cependant moins rigide et pudibonde que celle de sa mère.

Contrairement à leurs sœurs, les cinq archiducs bénéficient d'une véritable instruction intellectuelle, incluant études politiques et formation militaire. Marie-Christine profite malgré tout d'un enseignement privilégié, réservé aux filles aînées. Confiée à d'excellents maîtres, elle se distingue en danse et en musique, notamment à la harpe, au piano et au clavecin, ainsi qu'en équitation. Elle aime passionnément les langues : outre l'allemand, elle maîtrise parfaitement le français et l'italien et sait s'exprimer en anglais. Les précepteurs soulignent la grande capacité de travail de cette jeune fille appliquée et perspicace. Pour l'heure, c'est encore Marianne qui suscite l'admiration générale par ses vastes connaissances, au point d'éclipser même l'héritier du trône, surtout en science pour lesquelles elle nourrit une passion dévorante. La rigueur éducative de Marie-Thérèse se relâche avec les cadettes. Cette négligence lui joue des tours : en 1768, elle découvre avec effroi que sa petite Antoinette, destinée à l'héritier du royaume de France, est une enfant délicate « mais d'une ignorance totale, paresseuse, indisciplinée et incapable de la moindre application⁹ ». L'impératrice engage en urgence un précepteur français, comptant sur sa baguette magique pour métamorphoser l'archiduchesse en dauphine acceptable. « Madame Mimi » n'éveille pas ce genre d'inquiétudes. Dès 1747, le comte de Podewils brosse un portrait flatteur de la fillette, à peine âgée de cinq ans : il lui trouve déjà « une très jolie figure » et « beaucoup d'esprit »¹⁰. Contrairement à Joseph, qui privilégie l'allemand, la petite « ne veut pas qu'on lui parle en d'autre langue¹¹ » que le français. Cette préférence honore un père lorrain et une mère francophile. Marie-Thérèse correspond presque exclusivement dans la langue de Molière et l'impose à la cour de Vienne, soutenue par son chancelier le prince de Kaunitz, attaché aux manières et aux usages de France « qu'il dit hautement l'emporter sur

les autres nations¹² ». Marie-Christine conservera cette habitude d'écrire en français, comme la plupart de ses frères et sœurs.

... et corriger

Marie-Thérèse, dont Élisabeth Badinter a magistralement analysé la pensée éducative, adhère pleinement au grand principe qui régit encore son époque : l'enfant est une plante souple qui a besoin d'un tuteur ferme pour pousser droit. Plus impliquée dans le quotidien de ses enfants que la majorité des souveraines de son temps, l'impératrice reste persuadée que sa plus grande obligation à leur égard est de les réprimander. Elle exige des rapports circonstanciés et traque la moindre déviance de comportement, regrettant les « objections véhémentes » et les « scènes indécentes » auxquelles est capable de se livrer Joseph, cet héritier qui lui donne du fil à retordre, dans ses instants de colère. Elle insiste pour qu'on lui inculque la tolérance et l'indulgence, qui ne feront néanmoins jamais partie de son caractère. Elle combat la réserve de Léopold, qu'elle voudrait aussi expansif et avenant que l'archiduc Charles, et s'agace de la sensibilité excessive de Marie-Josèphe, adolescente de quinze ans, secouée par des frayeurs ridicules, « qu'il en soit de la foudre, du feu, des fantômes, des sorcières ou d'autres enfantillages¹³ ». L'une des punitions récoltées par les enfants qui ont le malheur de déplaire à leur mère ? Une mise en quarantaine. Si Marie-Thérèse corrige et réprimande ses ouailles, elle sait aussi exercer sur eux une générosité légendaire, dont héritera Marie-Christine. Ainsi, le 21 août 1749, elle comble de gâteries ses deux filles aînées et leur gouvernante. La princesse Trautson reçoit une aiguille à cheveux incrustée de diamants, Marianne, une montre sertie de pierreries, et Mimi, du haut de ses sept ans, un collier de diamants¹⁴.

Genèse d'une sensibilité

« Sa Majesté l'empereur [...] a une espèce de prédilection pour elle [Mimi]. »

L'ambassadeur de Saxe à Vienne, 17 juillet 1750

La Hofburg, demeure séculaire

Situé en plein cœur de Vienne, le palais de la Hofburg constitue le premier et principal décor de l'existence de Marie-Christine. Enlacé par le mythique Danube qui inspirera plus tard à Strauss sa célèbre valse, Vienne s'étend, paisible et fière, sur une plaine entourée de collines. Capitale de la monarchie, cœur battant du Saint Empire, elle bouillonne de vie. Sous la protection des puissants Habsbourg, la ville s'est muée en pépite baroque renommée pour son architecture atypique, ses divertissements et sa vie mondaine. Moins peuplée que Londres, Paris ou Madrid, elle se hisse néanmoins au rang des plus grands centres culturels et politiques européens. À la fois majestueuse et bigarrée, elle incarne à merveille cette seconde moitié du XVIII^e siècle, pétrie de contrastes et de paradoxes. Le Ring, ce vaste boulevard circulaire qui remplace l'ancienne enceinte démantelée et désengorge le centre historique, ne sera aménagé qu'au XIX^e siècle. Pour l'heure, Vienne se divise assez singulièrement en espaces très dissemblables. À l'extérieur de l'enceinte médiévale, après la zone déserte qui borde les remparts, s'étalent des faubourgs alternant quartiers mal famés ou industriels et palais somptueux, à l'image du Belvédère, édifié par le prince Eugène de Savoie : ses jardins en terrasses offrent une vue imprenable sur les clochers de la ville. À l'intérieur grouille une foule prisonnière de son étroit corset de fortifications. Dans une ronde de curiosité et d'audace, les voyageurs se mêlent aux artistes, aux courtisans et aux intellectuels. L'ensemble est assez déconcertant. Les contemporains s'étonnent de ce centre-ville perpétuellement en mouvement où les faubourgs « refluent toute la journée¹ » en un ressac hypnotique de carrosses, d'ouvriers et de domestiques.

Ce cœur touffu se caractérise aussi par son opulence. Il regorge de maisons bourgeoises, d'édifices religieux et culturels, comme l'incontournable cathédrale Saint-Étienne, de style gothique, et le Burgtheater, cette salle de spectacle tout juste inaugurée et déjà lieu de rencontre privilégié de la bonne société viennoise. La Hofburg, demeure séculaire de la dynastie Habsbourg, domine l'ensemble de sa masse imposante, décrite avec sévérité par un voyageur de l'époque comme un « grand carré, sans ordonnance, sans débouché, sans place, sans rien qui l'annonce² ». C'est à l'ombre rassurante de ce palais incarnant le pouvoir immense d'une famille qui règne sur l'Autriche et le Saint Empire depuis plusieurs siècles, que les aristocrates font sortir de terre de somptueux hôtels particuliers. Les familles nobles occupent d'ailleurs une part importante de leur temps à huiler les rouages de cette machine redoutable qui dispense grâces et faveurs. Un ballet de perruques poudrées et de bas de soie défile plusieurs fois par semaine au troisième étage de l'aile Léopoldine. Tel un essaim bourdonnant, les courtisans gravissent l'escalier de l'Aigle, puis traversent une succession de salons magnifiquement ornés jusqu'au cabinet des miroirs, qui sert d'antichambre avant d'être reçu en audience par l'impératrice. Contrairement aux Bourbons, empêtrés dans les contraintes du système de cour hérité de Louis XIV, les Habsbourg excellent dans l'art de jongler entre sphères publique et privée, cloisonnant leur existence avec efficacité. Au sein du vaste complexe de la Hofburg, Marie-Christine dispose, comme ses frères et sœurs, d'appartements privés situés à l'écart des salons d'apparat. Elle profite donc d'une vie intime qui s'articule autour de son père, François-Étienne, véritable pilier de la famille.

Le cocon familial

« Ennemi de la contrainte, il a presque trop peu de gravité pour le rang qu'il doit soutenir³ », observe le comte de Podewils en 1747. Écarté de la vie politique, ce dont il se satisfait fort bien, l'empereur n'a cependant rien d'un oisif. Doté d'un remarquable esprit de gestionnaire, il réalise d'excellents placements financiers : à sa mort, son capital s'élève à la somme colossale de dix-sept millions de florins⁴ ! Marie-Christine profitera de ses investissements avisés, notamment de ses terres et de ses domaines viticoles en Autriche, en Slovaquie et en Hongrie. Cette gestion moderne et rentable du patrimoine de la dynastie pousse son épouse à lui confier la mission de réaménager le crédit public, ce dont il s'acquitte avec efficacité. François-Étienne tient surtout un rôle fondamental dans la sphère privée. S'il apparaît un peu gauche et

embarrassé avec les étrangers, dans l'intimité, l'empereur retrouve toute sa simplicité et son naturel chaleureux. Il aime alors à plaisanter et à « turlupiner⁵ », cherchant à rendre tout le monde heureux, en particulier ses amis et sa famille. Le comte de Podewils note qu'il « aime beaucoup ses enfants⁶ ». Laissant à son épouse le rôle de la marâtre quand cela est nécessaire, il privilégie celui de confident et d'ami. Dictée par son tempérament et une certaine paresse éducative, cette posture le rend particulièrement cher au cœur de ses enfants et favorise l'équilibre au sein de la fratrie.

Sa tendresse particulière pour Marianne et Marie-Christine est manifeste. En juillet 1750, le représentant du duché de Saxe note à propos de Mimi : « Sa Majesté l'empereur [...] a une espèce de prédilection pour elle⁷. » Parfait exemple du prince éclairé du siècle des Lumières, François-Étienne transmet à ses filles une immense curiosité pour le monde qui les entoure. Passionné par l'histoire naturelle, il rassemble d'innombrables fossiles rares, coraux et minéraux. Sa collection de monnaies anciennes est saluée comme l'une des plus belles d'Europe. Il intéresse son aînée à la numismatique et à l'alchimie, qu'il pratique lui-même, rêvant de découvrir la pierre philosophale. C'est à Marie-Christine que François-Étienne transmet sa sensibilité artistique. L'archiduchesse développe un goût prononcé pour la peinture et le dessin. Elle réalise notamment une gouache qui immortalise avec tendresse cette vie de famille dans laquelle son père tient une place si essentielle. La scène représentée s'inspire d'une gravure du Néerlandais Jacobus Houbraken intitulée *La Saint-Nicolas* : l'archiduchesse retravaille les costumes et les traits des personnages pour en faire un portrait familial se déroulant en 1763, le jour de la Saint-Nicolas, à l'occasion de la distribution des cadeaux. Loin du portrait de cour officiel, il offre au contraire une immersion dans ce quotidien protégé, tellement rare chez les grandes familles régnantes. Personnages centraux de la composition, Marie-Thérèse et François-Étienne ont l'allure d'un couple bourgeois qui veille sur sa nichée. En robe de chambre et en pantoufles, la tête coiffée d'un bonnet, l'empereur est attablé, prêt à prendre son café, confortablement installé dans un fauteuil au coin du feu. À l'air attendri de François-Étienne répond la mine enjouée de Marie-Thérèse, debout derrière son époux, dans tout l'éclat de sa maternité. Marie-Christine s'est représentée vêtue de rose, sa couleur préférée, en grande sœur attentive guidant hors de la pièce son frère Ferdinand qui s'est visiblement mal conduit. Reproduisant sans doute ses propres souvenirs, Mimi laisse galoper son pinceau avec spontanéité. Certains détails ne manquent pas de piquant. On reconnaît le petit dernier, Maximilien, caché dans les jupons de sa mère, polisson qui déguste en cachette du pain d'épice. À l'arrière-plan, la jeune Marie-Antoinette s'émerveille de sa nouvelle poupée. Ce tableau charmant

retranscrit cette simplicité si précieuse qui trouve son plein épanouissement au château de Schönbrunn, résidence estivale des Habsbourg.

« *La Belle Source* »

Schönbrunn n'a pas toujours été la résidence privilégiée de la dynastie à la belle saison. Au XVII^e siècle, les empereurs lui préférèrent le palais de la Favorite, situé dans le quartier de Wieden, alors à l'extérieur de Vienne. Léopold I^{er}, grand mécène, l'agrandit considérablement et le transforme en lieu de fêtes réputé pour ses concerts et ses représentations théâtrales. Après l'incendie de la Favorite en 1683 lors de la bataille de Vienne qui oppose l'armée impériale aux Ottomans, Charles VI fait reconstruire un palais plus vaste, la Nouvelle Favorite. C'est là qu'il s'éteint en 1740. Marie-Thérèse prend aussitôt en horreur cette demeure hantée par les souvenirs douloureux et tourne son regard vers un château situé à quelques kilomètres de Vienne. Baptisé Schönbrunn, « la Belle Source », il est à l'origine un pavillon de chasse érigé en 1612 l'empereur Mathias. En 1683, il est détruit par les flammes et cède sa place à un chantier pharaonique, entrepris par Léopold I^{er} et poursuivit par Joseph I^{er} : l'édification d'une demeure impériale inspirée de Versailles. La mort prématurée de Joseph I^{er} met un terme à ce projet trop ambitieux.

Marie-Thérèse n'hésite pas longtemps : Schönbrunn sera sa nouvelle résidence d'été. En 1743, elle relance le chantier et confie à l'architecte autrichien d'origine italienne Nicolò Pacassi la mission de concevoir un palais à la fois fastueux et propice à une vie de famille retirée. Dans les 1 441 pièces, Marie-Thérèse déploie à loisir ses goûts personnels, en adéquation avec la mode du temps. La grande galerie de quarante mètres de long, joyau de stucs blanc et or de style rococo, offre un décor de rêve aux bals, réceptions et dîners de gala. Suspendus au plafond orné de fresques glorifiant Marie-Thérèse et la monarchie, deux lustres monumentaux supportent chacun soixante-dix bougies. Répondant aux appliques dont la flamme se reflète dans les miroirs, ils enveloppent l'assistance d'une lueur féérique. La petite galerie marque la transition avec les espaces privés, des pièces en enfilade utilisées pour le jeu ou pour le travail. Le cabinet rond, où Marie-Thérèse tient ses entrevues secrètes avec le prince de Kaunitz, témoigne de sa passion pour les chinoiserries, ces décors et matériaux précieux venus d'Orient : les murs sont couverts de panneaux de laque incrustés dans des lambris de bois blanc rehaussés de cadres dorés. Les salons asiatiques rivalisent d'originalité. Dans le salon des porcelaines, particulièrement apprécié par l'impératrice, les boiseries sculptées en guirlandes de fleurs et de fruits, laquées de blanc et de bleu,

imitent la délicate porcelaine si prisée à l'époque. Entre ces guirlandes qui s'envolent jusqu'au plafond pour se rejoindre en un bouquet d'ombrelles chinoises, sont encadrés 213 dessins à l'encre de Chine exécutés par Marie-Christine et ses frères et sœurs. Ils représentent des scènes asiatiques d'après les œuvres originales de François Boucher. Le talent des enfants impériaux se déploie encore dans l'époustouffant salon du Million, pièce la plus luxueuse du château qui doit son nom aux sommes colossales dépensées par Marie-Thérèse : un million de florins, c'est le prix des lambris en bois de rose, une essence rare et coûteuse. Plus de 250 miniatures de Constantinople ornent ces lambris précieux. Découpées et recomposées en collages par les archiduchesses puis enchâssées dans des cadres rocaille, les scènes illustrent la vie des souverains mogols. Ce goût de l'exotisme marque durablement Marie-Christine : il influencera sa passion de collectionneuse et son habitude de concevoir elle-même certains décors.

Pendant que l'impératrice supervise la transformation du château, son époux se charge de l'agencement du parc. Il faut composer avec la position regrettable de Schönbrunn, enclavé entre deux collines qui l'écrasent. Malgré l'absence d'avantages naturels, François-Étienne imagine de vastes jardins à la française ponctués de bassins, de jeux d'eau et d'obélisques, parachevés en 1775 par une gloriette construite sur une petite colline, offrant un point de vue spectaculaire sur le château. Amoureux des animaux, François-Étienne recrée à Schönbrunn l'univers champêtre de son enfance dans le parc de Lunéville. Avec l'aide de son compatriote lorrain Jean-Nicolas Jadot, il fait édifier en 1751 une ménagerie bientôt renommée en Europe pour ses « animaux rares et étranges⁸ » : un chameau offert par le sultan, un rhinocéros ou encore des « écureuils roux⁹ », particulièrement appréciés par Marie-Christine. L'empereur prend plaisir à faire visiter à ses hôtes prestigieux cette arche de Noé, le plus ancien parc zoologique d'Europe. Mimi hérite aussi de la passion de François-Étienne pour la botanique. Durant sa jeunesse, elle arpente avec délice l'orangerie et le jardin « hollandais » imaginés par son père, apprenant déjà, sans doute, à distinguer les espèces rares. Une richesse qu'elle aura à cœur de surpasser dans ses propres jardins.

Le théâtre des plaisirs

Les Habsbourg possèdent plusieurs résidences de plaisance à travers le royaume. Tandis que les plus jeunes restent à Schönbrunn ou à la Hofburg, Marie-Christine accompagne ses parents dans leurs nombreux déplacements. Elle se familiarise ainsi très tôt avec une vie itinérante au gré des saisons,

développant, comme son père, une véritable passion pour la campagne et le grand air. La saison de la chasse figure parmi les périodes les plus exaltantes du calendrier impérial. Si Marie-Thérèse n'en est pas une grande amatrice, c'est l'un des sports favoris de François-Étienne. Marie-Christine partage cet engouement. Situé à une quinzaine de kilomètres au sud de Vienne, la forêt giboyeuse qui entoure le château de Laxenbourg compose leur terrain de jeu favori. Pendant que Marie-Thérèse se promène dans le parc, s'arrêtant au temple de Diane pour jouer aux cartes, Marie-Christine tire les canards et les bécasses avec son père, profitant d'une vue imprenable sur les montagnes de la forêt viennoise. À Schlosshof, ancien pavillon d'Eugène de Savoie, racheté par François-Étienne, puis offert à son épouse, Marie-Christine chasse à tir avec ses sœurs ; à Sparbach, elle pratique la chasse au sanglier ; à Stammerdorf, on se plaît à courir le cerf.

La chasse est loin d'être le seul divertissement de la famille impériale et de ses courtisans. On joue à l'ombre (jeu de cartes et de hasard), ou au pharaon, jeu d'argent réprouvé par l'Église et pourtant pratiqué en toute impunité aux abords des grands salons. Détrônant cette manie du jeu qui fait rage dans les familles princières, le théâtre et l'opéra s'imposent comme de véritables vocations chez les Habsbourg. Cet engouement se répand dans toute la capitale. À Vienne, le Kärntnertortheater se spécialise dans la farce jusqu'à ce que Marie-Thérèse décide d'exclure ces tartufferies scabreuses et grivoises, désormais reléguées dans les faubourgs ; le théâtre met alors la main sur l'opéra, genre noble favorisé par une impératrice soucieuse de morale et de bienséance. Lors des sorties officielles, la famille impériale fréquente le Burgtheater, où Marie-Thérèse applaudit notamment le 3 octobre 1759 *L'Arbre enchanté*, nouvel opéra-comique de Gluck. On prise particulièrement la comédie française. Les représentations se multiplient à partir de l'année 1752, lorsque l'impératrice autorise une troupe française à s'installer à Vienne. Les comédiens donnent l'une des premières représentations des *Fâcheux* de Molière. À Schönbrunn, le théâtre privé est inauguré le 4 octobre 1747 par une comédie française inédite de Destouche : *Le Dissipateur*.

Marie-Christine est à la fois spectatrice et actrice. Marie-Thérèse adore faire monter ses enfants sur scène à l'occasion de petites pièces présentées à un cercle de courtisans privilégiés. Le 7 décembre 1747, ils donnent une charmante comédie en deux actes, *L'Heureuse Épreuve*. Joseph campe un vieillard, Marianne et Marie-Christine incarnent respectivement la sœur et la maîtresse, tandis que les rejetons des grandes familles de la Cour jouent les rôles secondaires. En octobre 1749, alors que la saison des divertissements bat son plein, l'impératrice prépare une surprise pour son époux. Le 9 octobre, les cinq aînés interprètent *Ziman et Zenise*, une comédie de

Françoise de Graffigny, éminente femme de lettres lorraine : un clin d'œil évident aux origines de François-Étienne. En grand timide, Joseph paraît un peu embarrassé, mais Marianne et Marie-Christine offrent un tableau tout à fait charmant. Si l'on remarque chez Mimi « un défaut de prononciation, comme si elle avait de la bouillie dans la bouche¹⁰ », on le lui pardonne volontiers au regard de ses sept ans. Marie-Thérèse multiplie les soirées dévolues au spectacle et à la musique, impliquant le plus souvent possible ses enfants. Le 5 octobre 1759, elle surprend son époux par un concert : Ferdinand et Maximilien ouvrent le bal en récitant quelques vers ; la petite Marie-Antoinette déclame un vaudeville français ; Charles joue du violon tandis que Joseph fait glisser l'archet sur son violoncelle ; pour conclure, Marie-Christine accompagne au piano la jolie voix de Marianne¹¹.

Une archiduchesse exemplaire

« Vous ne sauriez croire comme elle [Mimi] s'est changée à son avantage, avec cela une affabilité charmante. Tous les étrangers en sont épris. »

Caroline Khevenhüller, 29 février 1757

Les responsabilités d'une aînée

L'intimité dont jouit la famille impériale lors des escapades champêtres et des soirées privées s'efface, la majeure partie du temps, devant le devoir de représentation. Si Marie-Thérèse n'hésite pas à infléchir l'étiquette austère et rigide, elle ne transige pas sur les responsabilités inhérentes à sa fonction. Selon leur âge et leur sexe, ses enfants tiennent un rôle plus ou moins important dans le décorum monarchique. Surnommées « les archiduchesses aînées », Marie-Christine et Marianne occupent une place à part. Très tôt conscientes de leur rang, elles apprennent dès leur plus jeune âge à se soumettre à certaines obligations. Mimi excelle dans cet apprentissage, déployant en public ses multiples talents avec une aisance naturelle. En 1746, du haut de ses quatre ans, la petite est capable d'adresser quelques mots à un envoyé de la cour de Russie¹. Ce rôle de premier plan amène Marie-Christine à participer aux grandes célébrations, notamment les offices religieux qui rythment la vie de cour. « Il n'y avait rien de plus intéressant à voir que la longue file de cette famille lorsqu'elle suivait ses augustes parents dans les cérémonies publiques d'Église² », rapporte le futur époux de l'archiduchesse. Dès le début des années 1750, Madame Mimi fait des apparitions remarquées. Le jeudi saint, en grande robe de cour couverte de dentelle d'or, dans la pure tradition espagnole héritée de Charles Quint, elle traverse avec sa mère et sa sœur l'allée couverte reliant la Hofburg à l'église des Augustins³. Elle entend avec assiduité les vêpres dans la chapelle du palais impérial ou dans l'oratoire, avant de dîner en public aux côtés de l'impératrice. Le 3 novembre 1755, entourée de la noblesse et des ministres étrangers, Marie-Christine revêt son